

partis de Baltimore se jetât dans les bras d'un quinquagénaire. Mr. Roger Button fit vainement reproduire en gros caractères dans le journal de Baltimore l'acte de naissance de son fils. Personne n'y crut. Il suffisait de voir Benjamin pour être fixé.

Quant aux deux principaux intéressés, ils ne connurent pas d'hésitations. On propageait tant de mensonges sur son fiancé que Hildegarde refusa même obstinément d'ajouter foi à ce qui était vrai. Le général Moncrief eut beau souligner le risque de mortalité qui guettait les quinquagénaires, réels ou apparents, déplorer les fluctuations du marché de la quincaillerie, Hildegarde avait choisi d'épouser la maturité, elle épousa...

VII

Les amis de Hildegarde Moncrief se trompaient au moins sur un point : la quincaillerie en gros se développa remarquablement. Au cours des quinze années qui s'écoulèrent entre le mariage de Benjamin Button, en 1880, et la retraite de son père en 1895, la fortune familiale doubla. Et cette prospérité fut surtout l'œuvre du jeune Button.

Il va sans dire que Baltimore avait, entre-temps, accueilli le couple en son sein. Le vieux général Moncrief lui-même conçut de la sympathie pour son gendre quand celui-ci subventionna l'édition de son *Histoire de la guerre de Sécession* en vingt volumes, précédemment refusée par une quinzaine d'éditeurs.

Sur la personne de Benjamin, ces quinze années avaient aussi opéré de grands changements. Il sentait le sang couler dans ses veines avec une ardeur nouvelle. Cela devenait un plaisir de se lever le matin, d'arpenter d'un pas vif les rues animées sous le soleil, de manipuler inlassablement ses cargaisons de marteaux et charge-ments de clous. Ce fut en 1890 qu'il réussit son fameux coup de maître ; il suggéra que *tous les clous utilisés pour clouer les caisses dans lesquelles voyagent les clous soient la propriété du destinataire*, proposition qui fut érigée en statut, grâce à quoi la Roger Button & Co, Quincaillerie en gros put économiser plus de six cents clous par an.

Benjamin découvrit en outre que les plaisirs de l'existence l'attiraient de plus en plus. Marque de son enthousiasme croissant pour les activités plaisantes, il fut le premier citoyen de Baltimore à posséder et conduire une automobile. Lorsqu'ils le rencontraient dans la rue, ses contem-

porains scrutaient d'un œil envieux l'image qu'il donnait de la santé et de la vitalité.

« Il a l'air de rajeunir tous les jours », observaient-ils. Et si Roger Button, qui avait atteint ses soixante-cinq ans, s'était d'abord montré peu chaleureux envers son fils, il se rattrapait en lui vouant à présent une sorte de culte.

Et nous voici tenus d'aborder une question désagréable sur laquelle il vaudra mieux glisser le plus vite possible. Benjamin Button n'avait qu'un sujet de tourment : sa femme ne lui inspirait plus aucune attirance.

Hildegarde avait maintenant trente-cinq ans et un fils de quatorze ans. Aux premiers temps de leur union, Benjamin l'avait adulée. Mais, à mesure que les années passaient, les cheveux de miel devenaient d'un châtain terne, l'émail bleu de ses yeux prenait l'aspect d'une faïence défraîchie et, surtout, elle avait contracté des habitudes trop assises, trop placides, se contentant de distractions anémiques. Son goût ne cessait de s'assagir. Jeune épousée, c'était elle qui traînait Benjamin à des bals, des dîners ; or, les rôles se trouvaient désormais inversés. Elle l'accompagnait « dans le monde », mais non sans réticence, déjà rongée par cette inertie éternelle qui s'installe un jour en nous pour ne plus nous quitter.

L'insatisfaction de Benjamin augmentait. Son

foyer ayant perdu tout attrait pour lui, lorsque la guerre hispano-américaine éclata en 1898 il décida de s'engager dans l'armée. Sa position lui permit d'obtenir un brevet de capitaine, et il sut si bien s'adapter à ses fonctions qu'il fut promu commandant puis lieutenant-colonel, à temps pour participer au célèbre assaut de San Juan Hill. Il reçut une blessure légère et une décoration.

Benjamin s'était attaché à la vie militaire, active et excitante, au point de regretter de la quitter. Mais comme ses affaires le réclamaient, il démissionna et regagna Baltimore. Une fanfare lui souhaita la bienvenue à la gare et l'escorta jusque chez lui.

VIII

Hildegarde l'accueillit sous le porche de leur maison en agitant un grand drapeau de soie ; au moment même où il l'embrassait, il perçut, le cœur serré, quelles traces ces trois années avaient laissées. C'était maintenant une quadragénaire aux cheveux striés de gris. Cette constatation le déprima.

Une fois monté dans sa chambre, il aperçut son propre reflet dans le miroir familial. Il s'ap-

procha et s'examina avec angoisse, puis entreprit de comparer son visage avec une photographie de lui sous l'uniforme prise juste avant son départ.

— Grands dieux ! s'exclama-t-il à voix haute.

Le processus continuait. Aucun doute n'était permis : il avait maintenant l'apparence d'un homme de trente ans. Au lieu d'en être ravi, il se sentit mal à l'aise. Il rajeunissait. Quand son âge physique aurait atteint son âge réel, avait-il espéré auparavant, le phénomène grotesque qui avait entaché sa naissance cesserait d'agir. Il frissonna. Son destin lui sembla affreux, inconcevable.

Lorsqu'il descendit, Hildegarde l'attendait en bas. Elle paraissait soucieuse et il se demanda si elle s'était enfin aperçue que quelque chose n'allait pas. En un effort pour détendre l'atmosphère entre eux, il aborda la question pendant le dîner, d'une manière qu'il estima délicate.

— Eh bien, dit-il d'un ton dégagé, tout le monde me trouve l'air plus jeune que jamais.

Hildegarde renifla avec mépris.

— Pensez-vous avoir lieu de vous en vanter ?

— Je ne m'en vante pas, protesta-t-il, gêné. Elle renifla une seconde fois.

— Quelle aberration ! (Elle ménagea une

pause.) Je vous aurais cru capable d'assez de dignité pour y mettre un terme.

— Comment le pourrais-je ?

— Je refuse d'en discuter avec vous, rétorqua-t-elle. Mais il y a deux façons de procéder, la bonne et la mauvaise. Si vous avez choisi d'être différent de tout un chacun, je suppose que je ne parviendrai pas à vous en empêcher... mais je ne trouve vraiment pas cela très prévenant de votre part.

— Mais, voyons, Hildegarde, je n'y peux rien.

— Bien sûr que si ! Vous n'êtes qu'un entêté. Vous vous croyez obligé de ne pas faire comme les autres. Vous avez toujours été ainsi, vous ne changerez jamais. Mais réfléchissez un peu à ce qui arriverait si tous avaient ce genre de lubie : dans quel monde vivrions-nous ?

À cet argument, aussi inepte qu'irréfutable, Benjamin n'essaya pas de répondre. Dès lors, un abîme commença à se creuser entre eux. Il se demandait quelle espèce de fascination elle avait pu autrefois exercer sur lui.

Pour aggraver le décalage, il sentit, au moment où le siècle prenait son essor, se renforcer son propre appétit de divertissement. On ne donnait pas une soirée à Baltimore sans qu'il en fût, il dansait avec les plus jolies jeunes filles, il

bavardait avec les débutantes les plus demandées, et savourait leur compagnie ; tandis que son épouse, sinistre douairière, siégeait au milieu des chaperons, tantôt lui témoignant sa désapprobation hautaine, tantôt le suivant d'un regard lourd de solennité, d'incompréhension et de reproche.

— Voyez un peu ! disait-on. Quel dommage ! Un homme éclatant de jeunesse enchaîné à une femme de quarante-cinq ans... Il doit bien avoir vingt ans de moins qu'elle.

Les gens avaient oublié — comme ils oublient inévitablement — qu'autrefois, en 1880, leurs pères et mères s'étaient eux aussi lamentés sur ce couple si mal assorti.

L'insatisfaction croissante que son foyer inspirait à Benjamin se trouvait compensée par la multiplication nouvelle de ses activités. Il se mit au golf, avec succès. Il s'adonnait à la danse : en 1906, il brilla dans le « boston », en 1908, on admirait sa virtuosité en matière de « maxixe » et, en 1909, son « castle walk » rendait jaloux tous les jeunes gens de la ville.

Ses occupations mondaines nuisaient évidemment quelque peu à ses affaires ; mais n'avait-il pas travaillé dur dans la quincaillerie en gros durant vingt-cinq ans ? Il pourrait bientôt, estimait-il, transmettre le flambeau à son fils Ros-

coe, lequel venait de terminer ses études à Harvard.

En fait, on les prenait souvent l'un pour l'autre, son fils et lui. Cela ravissait Benjamin ; il avait vite oublié la crainte insidieuse qui s'était emparée de lui à son retour de la guerre hispano-américaine, et il en était venu à s'enchanter naïvement de son apparence. Un seul point noir gâtait ce joli tableau : il détestait se montrer en public avec sa femme. Hildegarde approchait de la cinquantaine et il éprouvait à la voir une sensation d'absurdité...

IX

Un jour de septembre 1910, quelques années après que la Roger Button & Co, Quincaillerie en gros, fut passée sous la direction du jeune Roscoe Button, un garçon à qui l'on donnait peut-être une vingtaine d'années s'inscrivit à l'université Harvard, à Cambridge. Il ne commit pas l'erreur de préciser qu'il avait cinquante ans bien sonnés, ni que son fils avait obtenu son diplôme dix ans auparavant dans le même établissement.

Il y entra et atteignit presque aussitôt une place prééminente parmi ses condisciples, grâce

en partie au fait qu'il paraissait un peu plus mûr que les autres, dont l'âge moyen était de dix-huit ans.

Mais son prestige fut surtout dû au match de football américain qu'il livra contre l'équipe de Yale : il joua avec un tel brio, un tel dynamisme et une rage si implacable qu'il marqua sept *touchdowns* et quatorze buts pour Harvard, et condamna l'effectif complet de l'équipe adverse à être emporté du terrain un par un, sans connaissance. Il fut l'étudiant le plus glorifié de l'université.

Chose étrange, en troisième année il parvint tout juste à « faire le poids » pour l'équipe de football. Les entraîneurs le trouvaient amaigri, et les plus observateurs avaient l'impression qu'il n'était plus aussi grand qu'avant. Il ne réussissait plus aucun *touchdown* ; à la vérité, on le gardait parmi les joueurs dans l'espoir que sa gigantesque réputation provoquerait chez ceux de Yale la terreur et la désorganisation.

En dernière année, il fut exclu de l'équipe. Il était devenu si menu, si frêle qu'un groupe d'étudiants le prit un jour pour un garçon de première année, incident qui l'humilia terriblement. Il commença à passer pour une sorte de prodige — il paraissait seize ans à peine alors qu'il terminait ses études supérieures —, et les

libres propos des étudiants le choquaient souvent. Il peinait davantage sur ses cours, qui lui paraissaient trop avancés pour lui. Ayant entendu ses camarades parler de Saint-Midas, le célèbre collège où nombre d'entre eux avaient préparé l'université, il résolut de se rendre, après son diplôme, dans cet internat qui lui assurerait une vie plus facile au milieu de garçons de sa taille.

En 1914, diplômé de Harvard en poche, il rentra à Baltimore. Comme Hildegarde résidait désormais en Italie, Benjamin alla loger chez son fils Roscoe. Malgré le bon accueil qu'on lui fit, les sentiments de Roscoe à son égard manquaient visiblement de chaleur. Il avait même une tendance assez perceptible à trouver encombrant ce père qui traînait à travers la maison ses rêveries d'adolescent. Roscoe était maintenant marié, un homme en vue dans la meilleure société de Baltimore, et il ne voulait pas d'un scandale qui pourrait venir éclabousser sa famille.

Ayant perdu la faveur des débutantes et de la génération des étudiants, Benjamin se retrouvait très seul, hormis la compagnie de trois ou quatre garçons de quinze ans qui habitaient dans le voisinage. Son idée d'entrer à Saint-Midas lui revint.

— Écoute, lança-t-il un jour à Roscoe, je t'ai dit et répété que je voulais aller en pension.

— Eh bien alors, vas-y, répliqua Roscoe, laconique. (La question l'irritait et il souhaitait éviter une discussion.)

— Mais je ne peux pas y aller tout seul. C'est à toi de m'inscrire et de m'y emmener.

— Je n'ai pas le temps, trancha Roscoe, puis ses yeux se rétrécirent et il regarda son père avec gêne. Par ailleurs, reprit-il, tu ferais mieux de ne pas poursuivre cette fantaisie trop loin. Tu ferais mieux de t'en tenir là. Tu ferais mieux... tu ferais mieux... (Il s'interrompit pour chercher ses mots, le visage congestionné.) Tu ferais bien de tourner bride, de repartir dans l'autre sens. Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Celle-ci dépasse déjà les bornes. Maîtrise-toi !

Benjamin leva les yeux sur lui, au bord des larmes.

— Autre chose, continua Roscoe, quand nous avons des visiteurs à la maison j'aimerais que tu m'appelles « mon oncle » ; non pas « Roscoe », mais « mon oncle », entends-tu ? Cela fait un effet ridicule qu'un garçon de quinze ans m'appelle par mon prénom. Tu devrais peut-être m'appeler tout le temps « mon oncle », afin d'en prendre l'habitude.

Roscoe jeta un regard dur à son père et tourna les talons.

X

Après cette entrevue, Benjamin monta tristement dans sa chambre et se contempla dans la glace. Bien qu'il ne se fût pas rasé depuis trois mois, il ne décela sur son menton qu'un léger duvet blond qui ne nécessitait aucune intervention. Roscoe lui avait suggéré, à son retour de Harvard, de porter des lunettes et des favoris postiches collés à ses joues ; la farce des premières années menaçait de se répéter. Mais les favoris le grattaient et l'humiliaient. Comme il pleurait, Roscoe avait cédé à regret.

Benjamin ouvrit un recueil de récits d'aventures, *Les scouts de Bimini Bay*, et se plongea dans cette lecture. Cependant, ses pensées retournaient obstinément à la guerre. Le mois précédent, l'Amérique s'était rangée aux côtés des Alliés et il aurait voulu s'engager ; hélas, l'âge minimum était seize ans, or il ne les paraissait pas. En outre, son âge véritable de cinquante-sept ans l'aurait disqualifié.

On frappa à sa porte. Le valet de chambre lui présenta une lettre à en-tête officiel, adressée à Mr. Benjamin Button. D'un geste impatient, Benjamin déchira l'enveloppe et lut le contenu avec ravissement. De nombreux officiers de

réserve, l'informait-on, qui avaient servi durant la guerre hispano-américaine, étaient rappelés sous les drapeaux et promus à un grade supérieur. À cette missive étaient joints son brevet de général de brigade dans l'armée des États-Unis, et l'ordre de se présenter sans délai.

Benjamin se leva d'un bond, frémissant d'enthousiasme. Voilà ce qu'il attendait. Il saisit sa casquette et pénétra dix-huit minutes plus tard dans la boutique d'un grand tailleur de Charles Street, où il requit, de sa voix qui muait, que l'on prît ses mesures pour un uniforme.

— On veut jouer au soldat, jeune homme ? demanda un vendeur désinvolte.

— Dites donc ! Ne vous occupez pas de ce que je veux en faire ! Je m'appelle Button et j'habite place du Mont-Vernon. Sachez par conséquent que je suis solvable.

— Ma foi, hésita le vendeur, sinon vous, votre papa le sera sûrement.

On prit les mesures de Benjamin, et son uniforme fut prêt huit jours plus tard. Il eut quelque difficulté à obtenir un authentique insigne de général, car le tailleur insistait pour y substituer « un joli écusson de l'Association Chrétienne des Anciens Combattants, tout aussi décoratif et bien plus amusant ».

Sans rien dire à Roscoe, il quitta la maison un

soir et prit le train pour le Camp Mosby, en Caroline du Sud, où il devait commander une brigade d'infanterie. Par une maussade journée d'avril, il débarqua à l'entrée du camp, paya le taxi qui l'avait amené de la gare, et se planta devant la sentinelle de service.

— Faites venir quelqu'un pour s'occuper de mes bagages, ordonna-t-il.

La sentinelle le toisa d'un air réprobateur.

— Hé là, petit, où tu vas avec cet accoutrement de général ?

Benjamin, vétéran de la guerre hispano-américaine, le foudroya du regard. Par malheur, il ne disposait que d'une voix de fausset.

— Garde-à-vous ! s'efforça-t-il de tonitruer.

Alors qu'il reprenait son souffle, il vit soudain la sentinelle claquer des talons et présenter les armes. Benjamin dissimula un sourire de satisfaction, sourire qui s'effaça quand il tourna la tête. Ce n'était pas lui qui avait provoqué ce geste, mais un imposant colonel d'artillerie s'approchant à cheval.

— Colonel ! cria Benjamin d'une voix aiguë.

Le colonel arrêta sa monture auprès de lui et abaissa des yeux où brillait une lueur amusée.

— De qui est-ce donc le petit garçon ? demanda-t-il gentiment.

— Je vais vous montrer un peu de qui je suis

le petit garçon ! répliqua féroce­ment Benjamin.
Descendez de cheval !

Le colonel rugit de rire.

— Tu voudrais me le prendre, hein, mon général ?

— Tenez, hurla Benjamin hors de lui, lisez ça !

Il brandit son brevet devant le colonel. Celui-ci le lut en haussant les sourcils.

— Où as-tu déniché ce papier ? s'enquit-il en glissant le document dans sa poche.

— Je le tiens du gouvernement, et vous allez vous en rendre compte !

— Accompagne-moi, dit le colonel avec un regard bizarre. Nous allons en parler au Q.G. Viens !

Le colonel dirigea sa monture vers le quartier général. Benjamin n'avait pas le choix : il le suivit en sauvegardant autant que possible sa dignité, et en se promettant une vengeance implacable.

Mais cette vengeance n'allait pas se concrétiser. Le surlendemain, ce fut son fils Roscoe qui se concrétisa sous ses yeux. Convoqué, accouru de Baltimore, suant, furieux, il remmena chez lui le général en pleurs et dépouillé de son uniforme.

XI

Le premier enfant de Roscoe naquit en 1920. Au cours des festivités qui suivirent, personne ne jugea bon de signaler que ce nouveau-né avait pour grand-père le petit garçon barbouillé qui paraissait dix ans et jouait dans la maison avec des soldats de plomb et un cirque miniature.

Nul n'éprouvait d'aversion envers l'enfant au visage d'une fraîcheur aimable, à peine effleurée d'une ombre de mélancolie, mais sa présence constituait pour Roscoe Button une source de tourments. Dans le jargon de sa génération, Roscoe jugeait que la situation n'était pas « productive ». Il lui semblait que son père, en refusant de paraître ses soixante ans, ne se comportait pas comme un homme sain et viril, expression chère à Roscoe, et agissait d'une façon singulièrement perverse. Méditer pendant une demi-heure sur la situation suffisait même à l'amener au bord de la crise de nerfs. Un homme « dynamique » se doit de rester jeune, estimait-il, mais pousser les choses à cette extrémité, c'était... c'était impro­ductif. Roscoe s'en tenait là.

Cinq ans après, le fils de Roscoe avait grandi suffisamment pour jouer en compagnie du petit Benjamin sous la surveillance d'une nurse com-

mune. Roscoe les mena tous les deux à l'école maternelle, et Benjamin trouva que s'amuser avec des bandes de papier de couleur, fabriquer des napperons, des chaînes, des motifs curieux et splendides était le jeu le plus fascinant du monde. Un jour, s'étant mal conduit, il fut mis au coin et pleura, mais dans l'ensemble il vivait des heures sereines dans la salle où le soleil entrant à flots par les fenêtres, où la main affectueuse de miss Bailey se posait de temps en temps sur ses cheveux embroussaillés.

Au bout de deux ans, le fils de Roscoe passa dans la classe au-dessus, mais Benjamin resta au jardin d'enfants. Il était très heureux. Parfois, lorsque les autres parlaient de ce qu'ils feraient quand ils seraient grands, un nuage assombrissait sa frimousse comme s'il avait senti, d'une manière enfantine et confuse, qu'il s'agissait là d'un avenir auquel il ne goûterait pas.

Les jours coulaient, charriant leur contenu monotone. Il retourna pour la troisième année au jardin d'enfants, mais il était devenu trop bébé pour voir à quoi servaient les bandes de papier brillant aux couleurs vives. Il pleurait parce qu'il avait peur des autres garçons, qui étaient plus grands que lui. Et quand la maîtresse lui parlait, il ne comprenait rien malgré tous ses efforts.

On le retira de l'école maternelle. Sa nurse,

Nana, avec sa robe de vichy amidonnée, occupait le centre de son univers minuscule. Si le temps le permettait, ils allaient se promener au parc ; Nana montrait du doigt un gros monstre gris en disant : « Éléphant », mot que Benjamin articulait après elle, et le soir, lorsqu'elle le déshabillait pour le coucher, il le lui répétait indéfiniment à haute voix : éléphant, éléphant, éléphant. Nana le laissait quelquefois sauter sur le lit, et c'était drôle, parce que si on s'asseyait juste comme il fallait, ça vous faisait rebondir tout debout, et si on disait « Ah » longtemps en sautant, on obtenait un effet de cri saccadé très plaisant.

Il aimait prendre une grosse canne dans le porte-parapluies et déambuler en donnant des coups dans les chaises ou les tables et en criant : pan, pan, pan. Quand il y avait des invités à la maison, les vieilles dames gloussaient en l'apercevant et lui roucoulaient dans l'oreille, ce qui l'intéressait, et les jeunes dames tenaient à l'embrasser, ce qu'il supportait avec une patience ennuyée. Et lorsque la longue journée s'achevait, à cinq heures du soir, il montait en compagnie de Nana, qui lui donnait à manger à la cuillère de la bouillie et autres nourritures délicieusement fondantes et mousseuses.

Nul souvenir désagréable ne troublait son sommeil enfantin ; rien ne surnageait des beaux

jours de l'université, des années étincelantes où il avait fait palpiter la gorge des jeunes filles. Il ne restait que les parois blanches et rassurantes de son petit lit, et Nana, et un monsieur qui venait parfois le voir, et un gros ballon orange que Nana lui montrait juste avant de le coucher et qu'elle appelait « soleil ». Quand le soleil s'en allait, ses yeux se fermaient ; il n'avait pas de rêves, aucune image ne le hantait.

Le passé — le fol assaut de San Juan Hill à la tête de ses troupes ; les premières années de son mariage, lorsqu'il travaillait tard dans les crépuscules d'été, au cœur de la cité affairée, pour la jeune Hildegarde qu'il aimait ; plus loin encore, le temps où il passait la moitié de la nuit à fumer avec son grand-père dans la vieille demeure des Button, sur Monroe Street —, tout cela s'était évanoui comme des songes immatériels, comme si rien n'avait jamais eu de réalité. Il ne se rappelait pas. Il ne se rappelait pas clairement si le lait de son dernier biberon était chaud ou froid, ni comment s'écoulaient les jours. Il ne connaissait que son berceau et la présence de Nana. Puis il n'eut plus aucune mémoire. Quand il avait faim, il pleurait. Voilà tout. Le jour, la nuit, il respirait. Sur lui planaient de doux murmures qu'il entendait à peine, des odeurs faiblement différenciées, la lumière, l'ombre.

Enfin, tout fut obscurité, et son berceau blanc, les visages imprécis qui bougeaient au-dessus de lui, le goût tiède, sucré du lait s'effacèrent en entier de sa conscience.